

FANCHETTE ET SES SEPT FRÈRES

Une petite Poucette puisayenne...

SEPT fois, dans la métairie Lormier, le fléau avait battu dans la grange ; c'est-à-dire que l'un des bois s'était mis à cogner contre l'autre, qui faisait tenir l'ensemble avec une extrémité fichée dans la terre battue. Ce mouvement avait annoncé la naissance d'un fils Lormier, ce que la mère Lormier avait pu constater aisément lorsque, après la perte des eaux, un nouveau petit *conillu* avait jailli de ses entrailles torturées mais fières.

Mais voici que cette femme si féconde, enceinte pour la huitième fois, venait de découvrir ce qu'elle-même et son mari redoutaient le plus au monde : le fléau dans la grange demeurait inerte. Par contre, la quenouille, la vieille quenouille maudite et inutilisable, plantée dans le fumier, s'était mise à filer comme jamais plus elle ne l'avait fait depuis la mort de la grand-mère, il y avait de cela des lustres, l'aïeule sévère qui n'avait pas connu les trois petits derniers, et ne connaîtrait jamais – une chance ! – le bébé maudit qui venait de fuir les entrailles si productrices de sa mère.

Bébé maudit, mais oui, la honte de sa famille.

Car c'était une fille.

– Fanchette, murmura, dès qu'il la vit, Jeantou, le petit dernier, heureux de ne plus être considéré désormais comme l'escargot mange-tout de la fratrie.

C'est donc ainsi que l'on prénomma cette enfant damnée à sa naissance, cette fille que Satan envoyait à cette famille de métayers si méritante qu'elle n'avait jamais procréé que des beaux gars, très tôt solides de bras et forts en gueule, capables dès leur plus jeune âge de rendre d'appréciables services dans les champs et les pacages.

Mais une fille ! Qu'allait-on en faire ?

– Nous ne voulions que des garçons, répétaient les parents à tout le voisinage. Une fille ne peut être que maudite et attirer le malheur dans notre famille.

Les Puisayens n'étant ni des ignorants ni des sans-cœurs – bien loin de là ! –, on eût pu s'attendre à ce que tout le monde protestât, faisant des remontrances à ces parents pour le moins indignes. Mais, chose étrange, personne ne les contredit jamais. Au contraire, tous les voisins semblaient non seulement partager l'avis de ces mauvais parents, mais encore échangeaient-ils des clins d'yeux entendus dès qu'ils voyaient passer Fanchette, où qu'elle allât, quoi qu'elle fit.

C'est ainsi qu'un jour, alors qu'elle avait à peine 10 ans, elle reçut un affront en pleine figure de la part d'enfants de son âge dont elle aurait voulu partager les jeux :

– Nous ne voulons pas de toi : tu as fait partir tes frères ! lui dirent-ils avant de la planter là.

Mortifiée, en larmes, Fanchette courut vers le lavoir, où elle croyait trouver sa mère. Mais celle-ci n'y était plus, ayant fini de laver et de rincer ses drapoux et ses chemises. Ce furent les lavandières qui accueillirent la petite avec des rires et des regards mauvais :

– Bonjour, la petite qui a fait partir ses frères !

– Tu te repens ? Tu viens te noyer ?

– Bonne idée ! Ça les ferait peut-être revenir !

Fanchette pleura de plus belle en courant jusqu'à la métairie de ses parents. Sa mère la consola, plus par devoir que par véritable amour, en vérité, l'assurant que les enfants et les lavandières avaient voulu plaisanter.

Mais, le lendemain, ce fut une bergère qui l'empêcha de caresser un agneau nouveau-né, tandis que son chien, gueule ouverte, poil dressé, manquait se jeter sur la petite pour la mordre. Terrifiée, Fanchette s'écria :

– Mais qu'est-ce qui vous prend, mère Desfougères ?

- Va-t-en, fille du diable ! rétorqua la bergère. Ne touche pas à mon agneau avec tes mains maudites ! Sinon, il partira comme tes frères sont partis !
- Mes frères ? Mais quels frères, à la fin ! s'écria Fanchette sans obtenir de réponse.

**Lisez la suite dans *Contes et légendes de la Puisaye*
(à commander sur ce site)**